

Problématisation de l'histoire scolaire

Epoque XX^e siècle

Controverse sur la Première Guerre Mondiale

Objectif d'apprentissage

Problématisation de l'histoire scolaire : introduire une controverse historiographique en classe avec l'exemple de la Première Guerre Mondiale.

Contexte

En 3^{ème} année de Collège.

Cette séquence se situe dans le cadre du programme du XX^{ème} siècle sur les guerres mondiales et les idéologies.

Elle s'effectue à l'issue d'une séquence consacrée à la Première Guerre Mondiale.

Pré requis

Les séquences précédentes auront porté sur la Première Guerre Mondiale : les élèves sont sensés connaître les repères spatiaux de base et les repères chronologiques de base. Ils ont abordé la notion de guerre totale et donc le rôle des civils et de l'arrière dans la guerre.

But

Si étudier la Première Guerre Mondiale est certes l'occasion de mieux comprendre comment la Grande Guerre a transgressé les limites conventionnelles des conflits précédents (une violence nouvelle, un effacement partiel de la frontière entre combattants et non-combattants), elle nous permet donc également d'aborder une autre facette du travail d'historien et de développer l'esprit de réflexion des élèves.

La question du consentement des opinions lors de la Première Guerre Mondiale fait débat chez les historiens. Nous pouvons donc nous appuyer sur ce débat pour initier les élèves au travail d'historien. Cette séquence permet en outre de remobiliser des connaissances travaillées lors de la séquence précédente et de

s'entraîner à l'argumentation.

Attention, il faut préciser qu'il ne s'agit pas ici de demander aux élèves, ni même au professeur, de trancher mais de montrer que l'histoire n'est pas une donnée intangible.

Déroulement

1. Élément déclencheur : l'horreur de la guerre

Il s'agit ici tout d'abord de faire percevoir aux élèves la terrible réalité des combats et de la condition des combattants durant la Grande Guerre, afin qu'ils essayent de répondre à une question : comment ont-ils tenu ?

Elément déclencheur : Corpus de documents 1

Doc 1 : Une tranchée française après l'assaut. ZANGHELLINI (Valéry), Histoire, L, ES, S, Belin, Paris, 1997.

Doc 2 : L'enfer des tranchées. BECKER (Jean-Jacques), BERSTEIN (Serge), Victoire et frustrations 1914-1929, Histoire, Paris, 1990, p40-41.

Doc 3 : On progresse. « On progresse », 1^{er} septembre 1917, dans *Les combattants des tranchées*, S.Audouin-Rouzeau, Armand-Colin, 1986.

Doc 4 : A l'ouest rien de nouveau. REMARQUE (Erich Maria), *A l'ouest rien de nouveau*, 1928.

Après avoir pris connaissance des documents, les élèves prennent quelques minutes pour répondre aux questions suivantes :

- Doc 1, 2 et 3 : Quelles sont les conditions de vie dans les tranchées ? Comment ces témoignages illustrent-ils l'enfer de la Grande Guerre au front ?

Cet échange se fait oralement, avec le professeur, mais aussi avec les élèves entre eux.

Le professeur prend soin ici d'insister plus particulièrement sur le document 4 afin d'introduire la question du thème de la controverse.

- Doc 4 : Quel message l'auteur veut-il faire passer à la fin de l'extrait ?
« *La fureur qui nous anime est insensée ; nous ne pouvons que détruire et tuer, pour nous sauver... pour nous sauver et nous venger.* »

L'enseignant guide les élèves dans un échange oral jusqu'à les amener à la question : Comment et pourquoi les soldats ont-ils tenu ?

2. Présentation de la controverse

L'enseignant présente assez sommairement, sans donner trop de détails, la controverse historique qui oppose la thèse du consentement à la guerre à celle de « l'obligation » des combats.

Les soldats sont contraints de combattre pour se sauver = pas le choix du combat mais aussi pour se venger = prégnance d'une culture de guerre et d'une vengeance face à l'ennemi qui démontre un consentement à la guerre.

Pour avoir de plus amples éclairages, l'enseignant peut citer de manière plus générale les écrits de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, notamment autour de la notion de « culture de guerre ». L'enseignant précise également que cette thèse n'en est qu'une parmi d'autre. Les travaux de Frédéric Rousseau (et ses éclairages sur la contrainte pesant sur les combattants) venant contrebalancer cette approche (et point de vue personnel, la compléter).

3. Etude de documents en rapport avec la culture de guerre

Distribution du **Corpus de documents 2**.

Pour chaque groupe de documents, les élèves répondent par écrit, par groupe de deux, ou seul, aux questions s'y rapportant.

Doc 1 : Verser son or, un acte de civisme, Affiche 1914. ZANGHELLINI (Valéry), *Histoire, L, ES, S*, Belin, Paris, 1997.

Doc 2 : L'or combat pour la victoire, Affiche d'A.Faivre 1915. BAYLAC (M-H), *Histoire 1^{ère}, Le monde de 1850 à 1939*, Bordas, Paris, 1997.

Doc 1 et 2 :

De quand datent ces affiches ? Quel style les auteurs adoptent-ils ? Dans quel but ? A quels symboles et à quels sentiments ces affiches font-elles appel pour inciter les Français à prêter leur argent ?

Doc 3 : L'image de l'autre. www.Histoire-image.org.

Doc 3 : Comment est présenté l'Allemand dans cette image ? Quel adjectif caractérise le mieux cette image ?

Doc 1, 2 et 3 : Quels sont les thèmes liés à la guerre qui apparaissent dans ces documents ? Montrez que le style adopté par les auteurs de ces affiches est, à ce moment de la guerre, en accord avec l'état d'esprit de la population française.

Doc 4 : L'image de l'autre. VÉRAY (Laurent), Extrait des fiches contexte du site « l'Histoire par l'Image », www.Histoire-image.org.

Doc 4 : Comment et pourquoi les Français ont-ils adhéré à la nécessité de la guerre ?

A ce moment, on commence à évoquer la problématique de la controverse : face aux déplorables conditions de vie et à la violence de masse qu'ils ont subi (et qu'ils ont produite) comment ces soldats ont-ils tenu ? On peut en effet considérer que la stratégie de mobilisation des esprits menée par le gouvernement est un début d'explication à ce questionnement. La propagande active de l'Etat participerait à cette idée de mobilisation des esprits qui ne s'est pas faite que de manière verticale mais aussi dans des processus complexes d'auto conviction afin d'adhérer au discours de guerre contre l'ennemi.

Une fois que les élèves ont terminé de répondre aux questions, l'enseignant propose une correction collective, et demande explicitement aux élèves à quelle thèse ces arguments peuvent se rapporter. Il trace un tableau au tableau dans lequel il note les propositions des élèves. Ce tableau reste en suspens jusqu'à la fin du travail sur le corpus de document 3.

3. Etude de documents en rapport avec la contrainte de la guerre

Distribution du **Corpus de documents 3**.

De la même manière, pour chaque groupe de documents, les élèves répondent aux questions s'y rapportant, seuls ou en groupe en fonction de comment s'est déroulé l'activité 2.

Doc 1 : L'Union Sacrée. ZANGHELLINI (Valéry), *Histoire, L, ES, S*, Belin, Paris, 1997.

Doc 2 : Le ralliement des Pacifistes. JOUHAUX (Léon), *A Jean Jaurès*, Discours prononcé aux obsèques de Jean Jaurès, 4 août 1914, in BAYLAC (M-H), *Histoire 1^{ère}, Le monde de 1850 à 1939*, Bordas, Paris, 1997.

Doc 1 et 2 : En quels termes justifie t'on l'entrée en guerre et en appelle t'on à l'union de tous les Français ?

Expliquer la phrase : « Cette guerre nous ne l'avons pas voulue ». Pourquoi les socialistes renoncent-ils au pacifisme pour se rallier à l'Union Sacrée ?

Doc 3 : Les combattants en ont marre. *Lettres*, citées par le rapport du 30 mai 1917 de la Section de renseignements aux Armées.

Doc 4 : Les mutineries de 1917. Carnets de Guerre de Louis Barthas, *Maspero*, 1978.

Doc 5 : Quelques chiffres. BECKER (Jean-Jacques), BERSTEIN (Serge), *Victoire et frustrations 1914-1929*, Histoire, Paris, 1990, p40-41.

Doc 6 : Exécutions de mutins en 1917. ZANGHELLINI (Valéry), *Histoire, L, ES, S*, Belin, Paris, 1997.

Doc 7 : Dossier les fusillées pour l'exemple. http://crdp.ac-reims.fr/memoire/lieux/1GM_CA/monuments/reims_herduin.htm

Doc 3, 4, 5, 6 et 7 :

Quelles raisons peut-on entrevoir à la protestation des combattants ? Quelles sont les causes des mutineries ?

Quelles mesures l'état-major prend-il pour enrayer le mécontentement ? Ces mesures sont-elles efficaces ?

Quelle place est-elle laissée au choix des deux protagonistes : l'armée et les soldats ?

Le deuxième aspect de la problématique de la controverse a été abordé ici. Elle s'oppose à « l'école de Péronne » (S. Audouin-Rouzeau, A. Becker). Si les soldats ont tenu aussi longtemps, c'est parce que, pris dans un réseau de contraintes, ils n'ont pas eu le choix. En premier lieu, la justice militaire est implacable et l'arsenal répressif impitoyable. Frédéric Rousseau met en avant le fait que les soldats sont des victimes, soumises aux volontés d'élites militaires et politiques qui les utilisent. À cela vient s'ajouter la pression de l'arrière, essentielle, quand on connaît l'importance du lien des soldats avec leur famille. Leur parole n'est pas assez prise en compte dans l'écriture de l'histoire de la Première Guerre Mondiale. Rousseau renvoie aux concepts de micro-histoire, de l'histoire des anonymes, de l'histoire sociale avec l'exemple des carnets de guerre de Louis Barthas, ou de témoignages qui ne manifestent pas de haine de l'ennemi.

Lors de la correction, l'enseignant dans une phase de dialogue avec les élèves, termine le tableau commencé auparavant, le but étant d'obtenir un tableau énonçant précisément chaque thèse et les arguments s'y rapportant (sans forcément mentionner les auteurs de l'historiographie, l'étape 4 y étant consacrée).

4. Synthèse sur la controverse

Distribution du **Corpus de document 4**.

Doc 1 : BECKER (Annette), AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), « La culture de guerre », in Jean-Pierre Rioux, Jean-Francois Sirinelli, *Pour une histoire culturelle*, le Seuil, 1997.

Doc 2 : CAZALS (Rémi), ROUSSEAU (Frédéric), *14-18, le cri d'une génération*, Privat, 2001.

Deux thèses s'affrontent chez les historiens pour expliquer l'acceptation du conflit par les civils et les combattants : la thèse du consentement (l'acceptation serait volontaire) et la thèse de la contrainte (l'acceptation serait forcée).

Dans une synthèse argumentée, pour chacun des deux documents 1 et 2, les élèves devront dire quelle est la thèse défendue, tout en relevant les arguments utilisés pour chaque thèse et en les complétant à l'aide de leurs connaissances. Cette synthèse peut s'effectuer en travail personnel à la maison et quelques une seront lues en classe.

5. Correction et retour sur la controverse

Phase de prise de parole de l'enseignant qui corrige l'exercice précédent en faisant une synthèse générale et en développant quelques aspects supplémentaires de la controverse.

Corpus de documents 1

Doc 1 : Une tranchée française après l'assaut. ZANGHELLINI (Valéry), *Histoire, L, ES, S*, Belin, Paris, 1997.



Doc 2 : L'enfer des tranchées. BECKER (Jean-Jacques), BERSTEIN (Serge), *Victoire et frustrations 1914-1929*, Histoire, Paris, 1990, p40-41.

Séjourner dans les tranchées a souvent été horriblement dur. Outre le danger permanent, le froid en hiver, les rats, les poux, les odeurs pestilentiellles, l'absence à peu près totale d'hygiène, le ravitaillement mal assuré — les cuisines roulantes, dont d'ailleurs les troupes françaises étaient dépourvues au début de la guerre, devaient rester à bonne distance des lignes, et le ravitaillement n'arrivait que difficilement aux troupes des premières lignes lorsque la zone était bombardée —, les grands ennemis des soldats furent la pluie et la boue. « L'enfer n'est pas le feu, a écrit *La Mitraille*, un journal de tranchées. Ce ne serait pas le comble de la souffrance. L'enfer, c'est la boue¹. » Malgré les caillebotis dont on garnissait le fond des tranchées, surtout dans certains types de terrains, elles se transformaient en fondrières

1. Stéphane Audoin-Rouzeau, « L'enfer, c'est la boue », in *L'Histoire*, n° 107, 1988, p. 68. Les « journaux de tranchées » ont été des feuilles plus ou moins éphémères éditées par des groupes de combattants (Stéphane Audoin-Rouzeau [31]).

en cas de pluies répétées. Les déplacements pouvaient y être affreusement pénibles, sans compter quelquefois les risques d'enlissement. De ce point de vue les « relèves », pour « monter » en ligne ou pour en « descendre », ont été parmi les moments les plus durs de la vie des soldats. Écrasés par le poids de l'équipement — environ 30 kilos —, titubant dans des boyaux glissants, se cognant contre ceux qui les précédaient, et tout cela en pleine nuit, pendant des heures d'autant plus longues qu'il n'était pas rare que les colonnes s'égarent, les soldats ont souvent vécu les relèves comme de véritables supplices.

Doc 3 : On progresse. « On progresse », 1^{er} septembre 1917, dans *Les combattants des tranchées*, S.Audouin-Rouzeau, Armand-Colin, 1986.

« La journée est longue, très longue. Ennui... Courbaturé d'être toujours assis ou couché par terre... On cherche à se distraire... Lecture... Jeux de cartes... Volonté courte!... Essais de positions moins fatigantes... Puis on se lève... On regarde les aéros et l'on voit leurs évolutions à la jumelle... Faible distraction!... On réintègre l'abri... L'ennui, toujours... On écrit... On dort... »

« On progresse », 1^{er} sept. 1917,
Les combattants des tranchées, ouv. cité.

Doc 4 : A l'ouest rien de nouveau. REMARQUE (Erich Maria), *A l'ouest rien de nouveau*, 1928.

« Personne ne croirait que dans ce désert tout déchiqueté il puisse y avoir encore des êtres humains; mais, maintenant, les casques d'acier surgissent partout dans la tranchée et à cinquante mètres de nous il y a déjà en position une mitrailleuse qui, aussitôt, se met à crépiter.

Nous reconnaissons les visages crispés et les casques; ce sont les

Français [...]. Nous sommes devenus des animaux dangereux, nous ne combattons pas, nous nous défendons contre la destruction [...].

La fureur qui nous anime est insensée; nous ne pouvons que détruire et tuer, pour nous sauver... pour nous sauver et nous venger. »

Erich Maria Remarque,
À l'Ouest rien de nouveau, 1928.

Corpus de documents 2

Doc 1 : Verser son or, un acte de civisme, Affiche 1914. ZANGHELLINI (Valéry), *Histoire, L, ES, S*, Belin, Paris, 1997.

Doc 1



Doc 2

Doc 2 : L'or combat pour la victoire, Affiche d'A.Faivre 1915. BAYLAC (M-H), *Histoire 1^{ère}, Le monde de 1850 à 1939*, Bordas, Paris, 1997.

Doc 3 : L'illustration le 29 août 1914. Dessin de l'artiste Georges Scott, intitulé « Leur façon de faire la guerre ».



Doc 4 : L'image de l'autre. VÉRAY (Laurent), Extrait des fiches contexte du site « l'Histoire par l'Image », www.Histoire-image.org.

« Comme en 1870, à partir d'août 1914, la diffusion de nombreuses et diverses représentations des exactions commises en France par les troupes allemandes provoque une hostilité durable envers l'ennemi héréditaire. Bien sur la propagande française exagère et déforme les faits [...] Il n'en demeure pas moins que cette hostilité renforce la cohésion nationale et devient même une des raisons fondamentales de l'acceptation de l'investissement sans limite dans le conflit. Présentées comme des preuves accablantes, toutes ces images de crimes odieux, froidement exécutés, contribuent à légitimer la violence de guerre : celle-ci devient nécessaire pour défendre la civilisation et anéantir la « barbarie adverse ». En fait tous les moyens sont bons pour dénigrer « l'Autre » : on fait même appel à la science pour prouver que les Allemands sont « des dégénérés qui menacent dangereusement l'humanité ». La germanophobie ambiante se manifeste également de façon « moins sérieuse » notamment aussi par une multitude de caricatures où l'ennemi est toujours grossièrement figuré ».

Corpus de documents 3

Doc 1 : L'Union Sacrée. ZANGHELLINI (Valéry), *Histoire, L, ES, S*, Belin, Paris, 1997.

La formule est inventée par Raymond Poincaré, président de la République, qui l'emploie pour la première fois dans son message aux parlementaires, daté du 4 août 1914. Elle signifie une trêve entre tous les partis politiques pour se consacrer uniquement à la défense de la nation.

« Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale. Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'Union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique ».

Doc 2 : Le ralliement des Pacifistes. JOUHAUX (Léon), *À Jean Jaurès*, Discours prononcé aux obsèques de Jean Jaurès, 4 août 1914, in BAYLAC (M-H), *Histoire 1^{re}, Le monde de 1850 à 1939*, Bordas, Paris, 1997.

Au début de l'été 1914, les campagnes de presse se multiplient contre Jaurès, qui prône la réconciliation franco-allemande. Le 31 juillet, Raoul Villain abat le leader socialiste d'un coup de revolver.

Que dire à l'heure où s'ouvre cette tombe ? [...] Ami Jaurès, tu pars, toi l'apôtre de la paix, de l'entente internationale, à l'heure où commence, devant le monde atterré, la plus terrible des épopées guerrières qui aient jamais ensanglanté l'Europe.

Victimes de ton ardent amour de l'humanité, tes yeux ne verront pas la rouge lueur des incendies, le hideux amas de cadavres que des balles coucheront sur le sol. [...] Jaurès a été notre réconfort dans notre action passionnée pour la paix. Ce n'est pas sa faute, ni la nôtre, si la paix n'a pas triomphé. [...]

Cette guerre, nous ne l'avons pas voulue. Ceux qui l'ont déchaînée, despotes aux visées sanguinaires, aux rêves d'hégémonie criminelle, devront en payer le châtiement. [...] Acculés à la lutte, nous nous levons pour repousser l'envahisseur, pour sauvegarder le patrimoine de civilisation et d'idéologie généreuse que nous a légué l'histoire. Nous ne voulons pas que sombrent les quelques libertés si péniblement arrachées aux forces mauvaises.

[...] Notre volonté fut toujours d'agrandir les droits populaires, d'élargir le champ des libertés. C'est en harmonie de cette volonté que nous répondons « présent » à l'ordre de mobilisation. Jamais nous ne ferons de guerre de conquête. Non, camarades, notre idéal de réconciliation humaine et de recherche du bonheur social ne sombre pas.

[...] Nous serons les soldats de la liberté pour conquérir aux opprimés un régime de liberté, pour créer l'harmonie entre les peuples par la libre entente entre les nations, par l'alliance entre les peuples. Cet idéal nous donnera la possibilité de vaincre. [...] C'est l'ombre du grand Jaurès qui nous l'atteste.

Léon Jouhaux, À Jean Jaurès. Discours prononcé aux obsèques de Jean Jaurès, 4 août 1914.

Doc 3 : Les combattants en ont marre. Lettres, citées par le rapport du 30 mai 1917 de la Section de renseignements aux Armées.

«Je te dirais qu'en ce moment tous les combattants en ont marre de l'existence. Il y en a beaucoup qui désertent – 10 à ma compagnie qui ont mis les bouts de bois dans la crainte d'aller à l'attaque. Je crois qu'on va faire comme chez les Russes, personne ne voudra plus marcher. Il est vrai que ce n'est plus une vie d'aller se faire trouer la peau pour gagner une tranchée ou deux, et ne rien gagner.»

Lettre citée par le rapport du 30 mai 1917 de la Section de renseignements aux Armées.

Doc 4 : Les mutineries de 1917. Carnets de Guerre de Louis Barthas, *Maspero*, 1978.

Louis Barthas, socialiste, caporal d'infanterie :

En ce moment éclata la révolution russe. Ces soldats slaves, hier encore asservis à une discipline de fer, allant aux massacres comme des esclaves résignés, inconscients, avaient brisé leur joug, proclamé leur liberté et imposaient la paix à leurs maîtres, à leurs bourreaux.

Ces événements eurent leur répercussion sur le front français et un vent de révolte souffla sur presque tous les régiments. Il y avait d'ailleurs des raisons de mécontentement : l'échec douloureux de l'offensive du Chemin des Dames [...] ; la perspective de longs mois encore de guerre dont la décision était très douteuse, enfin c'était le long retard apporté pour les permissions, c'était cela je crois qui irritait le plus le soldat.

Il y avait au bout du village un débitant pour qui la guerre n'apportait que profit. Il débitait de la bière et avait une accorte servante pour la verser aux clients, puissants attrait qui faisaient accourir après la soupe du soir une foule de poilus. [...]

Un soir un caporal chanta des paroles de révolte contre la triste vie de la tranchée, de plainte, d'adieu pour les êtres chers qu'on ne reverrait peut-être plus, de colère contre les auteurs responsables de cette guerre infâme, et les riches embusqués qui laissaient battre ceux qui n'avaient rien à défendre.

Au refrain, des centaines de bouches reprenaient en chœur et à la fin des applaudissements frénétiques éclataient auxquels se mêlaient les cris de « Paix ou Révolution ! À bas la guerre ! », etc. « Permission ! Permission ! »

Carnets de guerre de Louis Barthas, *Maspero*, 1978.

Doc 5 : Quelques chiffres. BECKER (Jean-Jacques), BERSTEIN (Serge), *Victoire et frustrations 1914-1929*, Histoire, Paris, 1990.

p.104 :

La crise que la communauté nationale traversa tout au long de l'année 1917 fut en même temps une crise militaire, politique, sociale, morale, sans omettre les oppositions sur les buts de guerre. Ces différentes facettes de la crise s'imbriquèrent étroitement les unes dans les autres, mais, suivant les moments, un aspect ou un autre prit une acuité particulière.

Pierre Renouvin l'avait déjà constaté : « C'est à la fin de 1916 que la lassitude commença à se manifester en France¹... » Annick Cochet en a fait la démonstration à partir des lettres lues par le contrôle postal. « En décembre 1916, le moral des soldats du front est assombri, parfois ébranlé²... », a-t-elle écrit. Le sous-préfet de Bressuire, pour ne prendre que cet exemple, signalait au mois de décembre 1916 que la « lassitude » des soldats venant en permission était telle qu'elle réagissait sur le moral de l'ensemble des populations des campagnes³. Au sentiment de l'impossibilité de vaincre sur le front occidental à la suite des batailles de Verdun et de la Somme, étaient venues s'ajouter les mauvaises nouvelles d'autres fronts.

p.50 :

Dans cette guerre de masse, la bataille de Verdun fut, plus qu'une autre, une guerre d'« hommes abandonnés ». « Quelques hommes autour d'un chef, officier subalterne, sous-officier, voire simple soldat que les circonstances [...] avaient révélé capable de commander. C'était parfois un seul homme réduit à se commander lui-même¹. » Les lignes téléphoniques coupées, les agents de liaison — les coureurs — parvenant rarement à destination, le commandement s'exerçait difficilement. Les chefs ne savaient plus où étaient leurs hommes. Hagards, hébétés par la violence des bombardements — à la mi-juillet l'artillerie lourde française avait tiré 10 millions d'obus, et l'artillerie allemande, 21 millions —, les combattants, par groupes de quelques hommes, s'accrochaient à des lambeaux de terrain au milieu d'une région totalement bouleversée, où toute position organisée avait disparu². Presque toute l'armée française connut l'enfer de Verdun, le commandement ayant préféré y faire passer les divisions les unes après les autres.

p.107

Les premiers symptômes de désobéissance collective se manifestèrent dès le 17 avril, conséquence des pertes très lourdes subies le premier jour de l'offensive. « Les combattants avaient eu l'impression que le 16 avril avait été un jour de massacre », a écrit Jean-Baptiste Duroselle³. Mais, plus que tout autre, l'élément déclencheur des mutineries a été la fantastique désillusion entre les espoirs inconsiderés mis dans l'offensive Nivelle et la brutalité de l'échec. Les mutineries se développèrent principalement au mois de mai et de juin, pour ensuite s'apaiser progressivement. Il y eut encore des actes collectifs d'indiscipline au mois de janvier 1918, mais le mouvement était devenu à ce moment et depuis longtemps tout à fait marginal. On a dénombré 250 « mutineries » affectant 68 divisions (rappelons que l'armée française comptait alors 110 divisions sur le front occidental). 5 divisions furent particulièrement touchées,

Dans la plupart des cas, toutefois, ni une division, ni même un régiment ne furent affectés en entier. Au total, autant qu'il soit possible d'en faire un décompte — combien d'officiers ont fait le silence sur ce qui se passait pour éviter d'en être considérés comme responsables ? —, on a dénombré 40 000 « mutins », une minorité assez faible des effectifs combattants. La principale zone des mutineries s'étendit entre Soissons et Reims, mais il y en eut également — plus rarement — à l'est de Reims et à l'ouest de Soissons. Ce fut le secteur où s'était déroulée l'offensive du Chemin des Dames qui fut le plus concerné.

p.68

La procédure des conseils de guerre était extrêmement simplifiée, le délai entre une arrestation et le jugement pouvait être réduit à 24 heures, délai qui était encore apparu trop long au général Joffre pour certains délits commis par des soldats. L'augmentation inévitable des défaillances individuelles au moment de la retraite l'avait conduit à demander au gouvernement l'institution des *cours martiales*, dont les jugements étaient immédiatement exécutoires, ce qui fut fait par le décret du 6 septembre. Ces jugements pouvaient avoir lieu dans des conditions parfaitement arbitraires et donnaient au commandement — du moins en théorie — droit de vie ou de mort sur les soldats. En général les cours martiales ne se rendirent pas coupables d'excès, un certain nombre d'innocents n'en furent pas moins exécutés.

p.108

Il fit mener
une répression ferme — l'indiscipline ne pouvait être admise quel-
les qu'en soient les justifications. 3 427 condamnations furent
prononcées dont 554 à la peine de mort, et au moins 49 exécutions
eurent certainement lieu, auxquelles on peut en ajouter 18 avec
moins de certitude.

Doc 6 : Exécutions de mutins en 1917. ZANGHELLINI (Valéry), Histoire, L, ES, S, Belin, Paris, 1997.



Doc 7 : Dossier les fusillées pour l'exemple. Extraits de http://crdp.ac-reims.fr/memoire/lieux/1GM_CA/monuments/reims_herduin.htm

« En 1916, Henri HERDUIN, âgé de 35 ans, commande la 17^e compagnie du 5^e bataillon, appartenant au 347^e Régiment d'Infanterie (RI). [...] Le 5^e bataillon prend position dans le secteur de la Ferme de Thiaumont, où il est soumis bientôt à un bombardement intense et continu de l'artillerie allemande qui atteint son paroxysme le 7 juin. Le 8 juin, l'attaque allemande qui parvient à s'emparer du Fort de Vaux submerge les positions tenues par le 347^e RI qui compte d'énormes pertes, soldats et officiers tués, blessés ou faits prisonniers. [...] Au cours de cette attaque les deux compagnies, commandées par les sous-lieutenants HERDUIN et MILLANT, perdent la moitié de leurs effectifs et se trouvent sans ravitaillement, à court de munitions et coupées de toute communication avec l'arrière, à tel point que l'artillerie française, croyant que leur position a été prise par l'ennemi, la pilonne, tuant la moitié des survivants.

La nuit venue, complètement épuisés, constatant que la Ferme de Thiaumont est presque totalement encerclée par l'ennemi, les deux officiers décident de profiter de l'obscurité pour se replier avant d'être faits prisonniers. Ils se replient avec la quarantaine d'hommes qui leur restent et ils se présentent en piteux état à un officier appartenant au 293^e RI qui occupe une position à gauche de la Ferme de Thiaumont, pour lui demander des instructions. Ce dernier les admoneste durement, refusant de les intégrer à son unité et leur intimant l'ordre d'aller reprendre le terrain perdu par leur régiment.

Conscients qu'il n'est pas possible avec une quarantaine d'hommes extenués, de reprendre le terrain qui avait été tenu par 800, HERDUIN et MILLANT décident de descendre à Verdun. Ils se présentent le 9 juin au matin au major, lui rendent des comptes, puis ils y restent au repos pendant 48 heures avant de remonter en ligne.

Le 11 juin au matin, HERDUIN et MILLANT remontent en ligne. Ils se dirigent vers le Bois de Fleury où se sont regroupés les rescapés du 347^e RI, environ 150 hommes placés sous le commandement du capitaine DELARUELLE. Ils y retrouvent avec joie des camarades qu'ils croyaient tués ou faits prisonniers, mais dont les visages graves laissent présager une mauvaise nouvelle. En effet, le capitaine DELARUELLE vient de recevoir un pli signé du colonel BERNARD : « *Fusillez immédiatement les lieutenants Herduin et Millant, coupables d'abandon de poste* ».

HERDUIN, estimé et respecté par ses collègues et par ses hommes, croit en une erreur. Il demande à s'expliquer. Le capitaine DELARUELLE fait porter au général une lettre rédigée par HERDUIN, accompagnée d'un pli écrit de sa main, destiné à appuyer sa requête. [...] Les deux messagers sont bientôt de retour. Ils rapportent la lettre d'HERDUIN qui n'a pas été ouverte, et le pli du capitaine DELARUELLE sur lequel le colonel BERNARD a écrit : « *Pas d'observation. Exécution immédiate* ».

HERDUIN et MILLANT, malgré leurs protestations d'innocence, sont conduits devant le peloton d'exécution [...] Le capitaine DELARUELLE s'approche d'HERDUIN et l'implore de s'adresser aux soldats désarmés, accablés, au bord de la révolte : « *D'un instant à l'autre nous allons être rejetés dans la bataille. Aucune foi n'anime plus nos soldats. Ils sont désarmés. C'est une troupe amorphe. Avant de mourir, parlez-leur. Dites-leur de tenir jusqu'au bout. Je vous le demande pour la France* ». HERDUIN accepte et se tourne vers les soldats qui vont le fusiller : « *Mes enfants, Nous ne sommes pas des lâches. Il paraît que nous n'avons pas assez tenu. Il faut tenir jusqu'au bout pour la France. Je meurs en brave et en Français. Et maintenant Visez bien ! Joue ! Feu !* »

Le 20 mai 1926, la Cour d'Appel de Colmar prononce un arrêté de réhabilitation posthume en faveur des sous-lieutenants HERDUIN et MILLANT ».

Corpus de documents 4

Doc 1 : BECKER (Annette), AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), « La culture de guerre », in Jean-Pierre Rioux, Jean-Francois Sirinelli, *Pour une histoire culturelle*, le Seuil, 1997.

« La vraie question, et la plus perturbante pour nous, n'est finalement pas de savoir pourquoi et comment on s'est rebellé contre cette guerre, mais pourquoi, dans l'immense majorité des cas, on a voulu continuer à la faire. Le drame de la guerre, et une des clés de sa durée, c'est donc l'investissement des hommes de 1914-1918 sur leur nation, sans lequel on ne peut expliquer le courage, l'esprit de sacrifice, le sens du devoir (pour reprendre un mot omniprésent dans toutes les correspondances) des combattants. C'est leur sentiment, si fortement intériorisé, qu'ils avaient à défendre leur sol, quel qu'en soit le coût. Car le conflit fut de nature fondamentalement défensive pour tous les protagonistes sans exceptions. [...] Répétons-le : un des aspects les plus tragiques de la guerre de 1914-1918, ce fut, finalement, et que cela plaise ou non, le consentement de ceux qui y ont pris part ».

Doc 2 : CAZALS (Rémi), ROUSSEAU (Frédéric), *14-18, le cri d'une génération*, Privat, 2001.

« De très nombreux témoignages du temps de guerre contredisent la thèse du consentement. Ce n'est donc pas la thèse du consentement de millions d'Européens et d'occidentaux entre 1914 et 1918 qu'il faut poser ; c'est celle de leur obéissance. [...]

L'éducation et l'instruction ne fondent pas seulement des patriotes ; elles fondent aussi des patriotes obéissants. Qu'il soit issu des campagnes ou des cités ouvrières, tout soldat a intériorisé au plus profond de lui cette culture de l'obéissance. Dans la vie de la plupart des hommes, après le père, le maître, le contremaître, le patron, le prêtre, l'instituteur, surgissent le sous-officier et l'officier. [...]

Car si les hommes ont tenu [...] c'est avant tout parce que le plus souvent ils n'eurent pas le choix ».

Bibliographie

AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), *Les combattants des tranchées*, Armand-Colin, 1986.

AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Annette), « La culture de guerre », in Jean-Pierre Rioux, Jean-Francois Sirinelli, *Pour une histoire culturelle*, le Seuil, 1997.

AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Jean-Jacques), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-18*, 2004, p. 321-337.

BAYLAC (M-H), *Histoire 1^{ère}, Le monde de 1850 à 1939*, Bordas, Paris, 1997.

BECKER (Jean-Jacques), BERSTEIN (Serge), *Victoire et frustrations 1914-1929*, Histoire, Paris, 1990.

CAZALS (Rémi), ROUSSEAU (Frédéric), *14-18, le cri d'une génération*, Privat, 2001.

REMARQUE (Erich Maria), *A l'ouest rien de nouveau*, Stock, Paris, 1999.

ROUSSEAU (Frédéric), *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Ellipses, 2006, p. 57-67.

ZANGHELLINI (Valéry), *Histoire, L, ES, S*, Belin, Paris, 1997.

Carnets de Guerre de Louis Barthas, *Maspero*, 1978.